

riette Sorbier, fourmi prudente, se préoccupait déjà du trousseau et, avant que la petite fille eût accompli sa sixième année, les mouchoirs de toile fine et les serviettes brodées commencèrent à s'empiler dans l'armoire profonde. Maintenant, chaque fois que Baptiste était tenté de s'offrir un cigare ou une cruche de bière, chaque fois que Mariette rêvait une robe neuve ou une fleur à son chapeau, l'un et l'autre se ressaissaient aussitôt :

— Il faut songer que nous aurons Ernestine à marier !

Et ils se résignaient en souriant.

Quand la fillette atteignit l'âge de treize ans, son père comprit qu'elle ne pourrait espérer un beau mariage qu'après avoir séjourné deux ou trois ans dans un pensionnat de grande ville.

— Une fille qui "n'est jamais sortie", expliquait-il à sa femme, ne trouvera jamais que des partis médiocres, tandis que les demoiselles qui sont allées en pension épousent des employés, et, quelquefois, des fonctionnaires...

Mais, tous ces raisonnements échouaient devant le désespoir de la mère. Se séparer de sa fille, de sa chère petite qu'elle avait nourrie de son lait et si longtemps bercée dans ses bras ! confier cette enfant de sa chair à des femmes étrangères qui ne sauraient jamais, comme elle, la border dans son lit et réchauffer dans leurs mains ses petits pieds froids !...

M. Sorbier insistait doucement :

— Ma pauvre femme, il faut en passer par là, si nous voulons marier bien Ernestine.

Elle finit par se rendre à cet argument suprême, et, avec des torrents de larmes, elle prépara la malle de sa fille...

L'enfant partie, Mariette Sorbier maigrit et tomba en langueur. Son mari avait peu de temps à donner aux regrets : son commerce s'étendait avec une rapidité inespérée ; maintenant, les bénéfices d'une seule année égalaient la dot de Mariette. Ah ! Ernestine serait un beau parti !

Et M. Sorbier, devenu notable commerçant de la ville, se rengorgeait pour prononcer avec confiance la phrase éternelle :

— Quand on mariera Ernestine...

Il y avait dans la cave quelques bouteilles d'un Chambertin fameux : on les déboucherait quand on marierait Ernestine. La maison un peu exigüe avait besoin de réparations et d'agrandissements : tout cela se ferait quand on marierait Ernestine... Quand on marierait Ernestine, Mme Sorbier s'offrirait le beau service de porcelaine et les cuillers de ruolz qu'elle désirait depuis quinze ans...

Ainsi, ce couple stupide et touchant oubliait de vivre sa propre vie, hypnotisé par un événement douteux qu'un peu plus de sagesse leur eût fait considérer comme une redoutable aventure.

Cependant, à mesure que les années passaient, Mme Sorbier s'attristait et souffrait en silence, sa "Petite", lui échappait tous les jours. Chaque fois qu'Ernestine revenait en vacances, la mère, inquiète, la sentait plus différente et plus lointaine. Elle parlait un langage châtié qu'elle ornait de liaisons élégantes, elle brodait sur satin, jouait du piano, connaissait toutes les danses nouvelles. Elle était, enfin, si distinguée, si distinguée que la pauvre Mariette, sans oser se l'avouer, se sentait intimidée en sa présence ; et, lorsqu'elle sortait avec la jeune fille, elle était à la fois fière et un peu honteuse, comme une mère poule qui aurait couvé un oiseau de paradis. Enfin, Ernestine eut dix-sept ans et sortit de pension. Elle reprit possession de la maison paternelle en y apportant des idées nouvelles et de nouveaux besoins de confort et d'élégance. Elle obtint qu'on changeât les vieux meubles de forme archaïque ; elle fit supprimer les rideaux d'andrinople du lit maternel et apporta des modifications importantes dans la garde-robe de ses parents. Mariette, étonnée, ahurie, souffrait dans ses habitudes bouleversées ; cependant, elle se soumettait à tout lorsque son mari lui disait :

— Femme, il faut faire quelques sacrifices si nous voulons marier Ernestine.

Les années passaient : Ernestine n'était point mariée. Un ouvrier, un petit marchand se fût effrayé un peu à l'idée d'épouser une si grande demoiselle, et, d'ailleurs, il eût craint un refus. Les jeu-